CLASSIQUES GARNIER

MASSON (Antoine), « Répondre en poète à la commotion du réel adolescent », *Jean-Paul Michel. "La surprise de ce qui est"*, p. 205-222

DOI : 10.15122/isbn.978-2-406-08003-9.p.0205

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2018. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

Résumé – Si le *moment adolescent – moment poétique* – conjugue les deux versants du choc du réel et de l'art de naître, l'écriture de Michel ouvre une voie – une voix – des plus précieuses, consistant en une tentative remarquable d'affronter en poésie un tel moment adolescent, d'inscrire le pli de la commotion et des signes qui en répondent.

RÉPONDRE EN POÈTE À LA COMMOTION DU RÉEL ADOLESCENT

Lorsqu'il nous a été donné de présenter Jean-Paul Michel à Namur le 21 février 2008[1], il nous a fallu choisir un angle : le choix compliqué à l'époque l'est tout autant aujourd'hui. En tant que psychiatre et psychanalyste confronté particulièrement à la clinique de l'adolescence, de nombreuses résonances pouvaient en effet s'établir avec ses textes.

En les parcourant avec la boussole des concepts et des thèses psychanalytiques, nous pourrions montrer comment ses écrits témoignent d'une manière de composer entre les diverses pulsions et leurs destins. Nous y retrouverions la nécessité du *surmoi* ou plus précisément de la *critique* du surmoi, assurant le fondement de la Loi dans l'excès de Réel, le nouage originaire entre la transgression et la loi, la rencontre (« tuché ») du Réel comme cet ombilic du système des signes, aussi bien que du Réel comme trouée au milieu de ces signes, défaut d'origine d'où les signes procèdent dans le mouvement même par lequel ils tentent de le conjurer. Jean-Paul Michel pourrait servir d'exemple : s'il s'agit de venir à bout des pulsions, ce n'est certes pas en les fuyant, mais plutôt en assumant d'affronter leur Réel afin d'ouvrir à une grâce paradoxale, en acceptant de s'y confondre pour y inscrire une distance.

Tout cela serait juste, voire nécessaire pour montrer la valeur heuristique des enseignements de la psychanalyse, mais ce serait là prendre le poète comme cas *exemplatif* d'une théorie. Or, si nous consentons à le prendre pour un *cas*, comme il l'a proposé lui-même en acceptant de participer aux journées sur *Les fabriques du surcroît*[2] en 2006 – « je

1 Lors d'une lecture de Jean-Paul Michel à la Maison de poésie à Namur.

2 Les actes de ces journées ont été publiés sous la direction de Masson, A. Chouvier B. (Eds), *Les fabriques du surcroît*, Transhumances VIII, PUN, Namur. Avec un texte de Jean-Paul Michel, *Poésie : écartèlements et sacrifices*, p. 283-295.

© 2018. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

participe au titre d'un *cas clinique*, et, pour le dire autrement, de *matière première* à vos réflexions » –, ce ne peut être que dans un sens plus radical : celui du *cas instructif* ou *cas exemplaire*. Au-delà de la valeur heuristique ou didactique du cas exemplatif, il s'agit de se brancher sur le frayage de l'exemple, de l'activer, lui qui n'est ni un modèle, ni une source d'effroi, mais plutôt la transmission d'un geste de singularité sur lequel il est possible de prendre appui sans se confondre avec lui. Partir de l'exemple pour ouvrir à la pensée et à la vérité, et non confirmer un savoir à partir d'une exemplification. C'est ici l'ordre de la preuve qu'il nous faut, suivant en cela le pas du poète, révolutionner : le savoir ne se vérifie pas auprès de la réalité, il ne peut au contraire trouver sa source vive que dans cette « part d'éprouvantes commotions en quoi tient à mes yeux tout mon savoir[3] ».

Comme nous l'avait proposé Jean-Paul Michel en 2008, nous prendrons notre premier départ dans le livre *La vérité, jusqu'à la faute*[4], texte en prose, hanté cependant par la commotion de la poésie. Ni roman ni nouvelle, serait-ce un écrit autobiographique ? En réalité, il s'agit d'une suite discontinue de fragments de prose, captant plus ou moins abruptement des « gestes fondamentaux d'existence », pour ensuite les dégager à l'attention du lecteur. Il est patent et incontestable que chacune des courtes proses s'enracine dans quelque commotion violente et vécue, dont nous n'apprenons cependant pas grand-chose si ce n'est la certitude qu'elle a eu lieu. S'il y a quelques esquisses de récit, celles-ci ne trouvent leur valeur que de permettre de nous exposer l'une ou l'autre formule ramassant le geste d'un fondement.

Commençons par préciser la ligne dessinée par les gestes d'existence de Jean-Paul Michel.

Un écart est posé eu égard à la « ligne droite », celle que suivent « les innocents » (*VJF*, p. 43), force pourtant dont on peut toujours être nostalgique : « Ah, si l'on pouvait aller au Verbe droit ! Si la poésie pouvait danser, visage peint, Feu qui chante » (*VJF*, p. 30), simplicité et pureté du chant qui fait la beauté et le sacrifice d'un Hölderlin. Comme il se dit de l'irruption du sexuel et de la faute à l'adolescence, pour Jean-Paul

3 Michel, J.-P., *La vérité, jusqu'à la faute*, Gallimard, 2007, p. 12.

4 Ce livre, référencé en note 2, nous servira largement d'appui pour la suite du texte ; nous avons dès lors choisi de faire suivre les citations de cet ouvrage par : (*VJF*, p. *numéro de page*).

© 2018. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Michel l'innocence est perdue : « Mais les vieilles beautés sont loin. – Tout juste plaçons-nous maintenant notre espoir dans quelque solitude assez probe. » Il s'agit de repartir, coupé radicalement de l'innocence et de la garantie : alors que pour Hölderlin les dieux s'étaient absentés, Jean-Paul Michel acte leur inexistence : « Il n'y a *pas* de dieux », et dès lors aucune dramatique des retrouvailles. Cependant, depuis une telle solitude, pour peu qu'elle soit *tenue*, l'adresse n'a pas disparu : « C'est pourquoi la prière a du prix ». Comme pour Celan s'inscrivant dans les pas de Mandelstam, s'expose une adresse à Personne, qui fait le vif du poème : « Personne ne nous écoute » et « Pour cela, peut-être, nos chants sont purs ». (*VJF*, p. 31)

Le geste de Jean-Paul Michel ne tient pas non plus de la « ligne courbe », celle que suivent « les malins » (*VJF*, p. 43) et les calculateurs, celle de la ruse et de l'esquive, cachant sa malice dans les rondeurs.

La ligne que tracent les textes de Jean-Paul Michel heurte de même manière le réel et la faute, pour ricocher dans les mots, et le savoir extrait aux ciseaux. Sa ligne singulière, la sienne en laquelle il surgit de sa commotion, est une « ligne brisée », qui n'est faite que de la « succession d'impulsions vives, vouées à la déception d'un mouvement, au départ d'un autre » (*VJF*, p. 43). Jean-Paul Michel témoigne de la nécessité impérative d'une poussée aux extrêmes conjuguée à des retournements multiples. Nous propose-t-il pour autant une telle ligne comme règle de conduite ? Va-t-il nous faire l'éloge des chemins de la débauche ? Non, ce sera là renouer avec les chemins rusés de la ligne courbe, tandis que la ligne brisée se dégage de l'expérience même, commotion par commotion, et mot par mot qui y répondent. L'écriture ne peut dès lors que tenter de capturer et inscrire dans son maillage la nécessité et l'exactitude d'un tel chemin. Jean-Paul Michel voudrait que « l'on entende ces mots comme la relation d'une expérience pratique, visant à l'exactitude dans le rapport des faits, la description des états (tout en signalant entre crochets le texte original)…– non comme un manifeste en faveur de je ne sais quelles diableries ». (*VJF*, p. 12)

Sous cette ligne brisée, nous pourrions tenter de reconnaître – voilé entre mensonge et vérité, fiction et brutalité du réel – un inatteignable semblable (si tant est qu'une ressemblance puisse exister entre deux Réels inatteignables) à celui qui se tient dans les interstices de l'hétéronymie de Fernando Pessoa. Les segments de la ligne brisée seraient-ils à Jean-Paul

© 2018. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Michel ce que le nom hétéronymique est à Pessoa ? Y aurait-il quelque chose du maître Alberto Caeiro derrière les formules simples et pures, quelque chose de de Campos emporté à la vitesse de la machine résonnant avec la manière dont Jean-Paul Michel tente de se fondre dans l'agitation du monde, quelque chose du classicisme de Ricardo Reis dans la nécessité de la loi ? Pourrait-on reconnaître la *saudade* et la cadrature du rien de Pessoa lui-même dans cette inquiétude de soi qui fait que Jean-Paul Michel « ne sai[t] plus écrire » alors que « l'égalité de nerfs que suppose un travail intellectuel prolongé lui manque », dans ce que l'éblouissement par quelque idée un instant ne pourra que décevoir demain, là où il est dit de la vie la plus réelle qu'elle n'aura été qu'ébranlement esthésique, là encore où Jean-Paul Michel nous dit souffrir de cet « équivalent diurne de l'insomnie : une sorte de volonté sans objet » ? Peut-être. La source en est pourtant très différente : là où Pessoa, depuis sa propension à se multiplier, décide d'établir résidence dans les vers, car la vie ne suffit pas, et de fictionner jusqu'à la douleur qu'il n'a jamais eue, Jean-Paul Michel, entier, écrit une poésie trempée dans la rencontre commotionnelle avec la réalité la plus concrète, engagée dans la chair et la pulsion : « un seul trait réel, quel qu'il soit, défie toutes les fables ». Là où, dans le champ de l'œuvre, chaque part hétéronymique atteint son point limite qui l'articule à la tentative d'un autre, nous retrouvons plutôt chez Jean-Paul Michel une « impulsion vive » qui culmine en son excès pour exiger en retour une tout autre impulsion vive, contraire et nouée, qui dénonce la précédente tout en lui étant secondairement fidèle.

Pour Jean-Paul Michel, tout départ se tient depuis ces « éprouvantes commotions » qu'il tente de « relater, rapporter sans prévention », et en lesquelles « se tient, tout son savoir » (*VJF*, p. 12). La commotion première est rupture qui change radicalement le regard sur le chemin qui aura précédé, qui fait tourner le dos aux volontés antérieures : « Un jour vient où l'on prend en horreur ce que l'on a été, ce que l'on a aimé, ce que l'on a *voulu* avec le plus de chaleur » (*VJF*, p. 11). Un tel arrachement, assumé, advient comme « le signe d'une possible commutation du soi » (VJF, p. 11). La charnière de la jeunesse apparaît dès lors comme « un débord ardent – de simple, d'animale, d'énergique confiance – joint à ce goût de la perte qui la porte si vite à ses limites » (*VJF* p. 11) L'engagement dans chaque segment de la ligne brisée, chaque branchement sur ses

© 2018. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

vertus et ses puissances, se révèle comme autant de « ruses » (bien différentes cependant de celles des malins) nécessaires et salutaires pour « échapper aux fatalités de [s]es nerfs » (*VJF*, p. 12) : ainsi « tout divertissement n'est pas blâmable », « plusieurs sont remèdes, même, et les seuls possibles, peut-être, pour qui aura, une fois, pris la mesure de son abandon » (VJF, p. 13) ; ainsi aussi « les hommes et les femmes de rien [peuvent] mieux *tenir* dans l'être que tous les autres, qui biaisent » (*VJF*, p. 13) ; ainsi est-il à l'occasion salutaire et justifié de tenir pour des « chats efflanqués courant les campagnes amères », de connaître et fréquenter « les pauvres bougres et les têtes fêlées ». Cette commotion inscrit le « point de particularité », et la « violence » d'une existence, trouvant son index singulier dans les défauts, qu'il faut *vouloir*, pourvu qu'ils soient « siens » (*VJF*, p. 17).

Depuis le choc de l'impact se soutient une première réponse d'art : « Pas un poème, pas un vers, pas une page, qui n'aient été appelés par [...] un événement réel, et comme provoqués à *répondre* de ce fait. [...] une page écrite *répond* toujours à une violence réelle violemment vécue, comme une façon de prière [...] la violence commotionnelle cherche l'écriture comme l'écho qui l'apaisera, l'exaltera, lui rendra justice. » (*VJF*, p. 21) Un tel chemin provoqué et appelé ne peut pas se prolonger trop loin en ligne droite, il s'éloignerait de sa source et la vie de nerfs s'en trouverait exsangue : une nouvelle brisure de vie, un revirement brutal, sera dès lors exigé : « Les ébranlements nerveux [des périodes d'écriture] sont si forts, épuisent si vite tout sens du *réel* et des conditions de l'existence, que j'irais à la folie tout droit si quelque violent *haut-le-corps* ne s'opérait bientôt, qui me prescrive d'*oublier*, de détourner le regard, de fendre du bois ou de courir les routes. » (*VJF*, p. 34) Un tel retour se fait dans la vie la plus concrète, à même les activités les plus ordinaires : il s'agit « de vendre, d'acheter, de besogner durement pour les objets les plus futiles, de gaspiller sa vie en errements automobiles et en tâches insignifiantes » et tout cela n'a d'autres fonctions que de se distraire de « l'injonction du sublime », de « se défendre », de « se retrancher ». (*VJF*, p. 15) L'activité d'écrivain exposant à la « menace de volatilisation », Jean-Paul Michel nous dit « devoir se faire bête » pour éviter de « mourir dans l'agitation des insensés », et ce par des « moyens auxquels il s'efforce de donner l'efficacité sommaire, la décevante brutalité voulues ». (*VJF*, p. 16) Il en va ainsi d'une nécessité de

© 2018. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

survie d'« interrompre une lecture – se détourner d'un livre, comme ferait un chat d'un lait empoisonné – n'y revenir qu'avec précaution, à toutes petites doses » (*VJF*, p. 15-16), mais y revenir tout de même lorsque l'activité oublieuse a été poussée « jusqu'à ce que l'épuisement physique, à son tour, ne calme plus les nerfs, que sa nullité révolte une fois encore un goût de l'infini qui se laissait seulement distraire et que les violentes dépenses d'énergie élémentaire ne suffisent plus à leurrer. » En ce point, il s'agit, écrit Jean-Paul Michel, d'à nouveau revenir alors « à la poésie dans la joie » (*VJF*, p. 34)

Dans son ensemble, nous pouvons voir le trajet de la ligne brisée comme une forme d'agitation se déployant sur le point de fondement, lieu qui conjugue le péril suprême et ce qui sauve (Hölderlin), point où la simplicité brutale de la bête et le vif sublime de l'art se confondent, là où la tête du baptiste roule confondue à l'art le plus rapide (Hölderlin). Cette conjonction de la vie et de l'écriture pour inscrire la métaphore vive.

Bien d'autres articulations brisées se déploient dans le texte de Jean-Paul Michel. Ainsi, la transmutation de la discipline et du sacré – « l'or des églises » et les « barrettes d'état-major » confondus – en une violence de l'art ; le trône et l'autel transmués en hardiesse infinie : « les fils de militaires et les fils de pasteurs – voilà où se recrutent les artistes. L'orgueil des pères, leur goût pour l'extase, la lente infection des âmes, tout cela se rassemble un jour en violence d'art chez les fils. » (*VJF*, p. 17) Le point vif où se rencontrent les lignes pour se fondre en un emportement disjoint se situe ici dans l'entre-deux générations, « Le goût de la mort dans l'honneur peut être saint. La sainteté, de son côté, est toujours une violence – plus cruelle que bien des blessures physiques. » (*VJF*, p. 17) Reste alors l'envie de bénir, sans « le chapelet aux pinces », alors que « *savoir* n'est rien d'autre que Baptiser ! »

Il est encore un autre chiasme où les pôles du réel et de l'art échangent leurs valeurs. Si écrire consiste à « appeler l'ordre d'une phrase à l'encontre de l'incompréhensible réel » il faudra aussi soutenir que les « arts ont produit des formes bien incommodes ». Mais attention de ne pas s'y tromper, « les [formes] apparemment barbares sont peut-être celles qu'auront portées le grand scrupule, la plus grande délicatesse, la plus grande inquiétude à l'endroit de ce qui est – qu'il s'agit, au fond, de *sauver* ». Et encore, ce n'est que par le rejet, la trahison, le sacrifice que peut s'ouvrir la possibilité du salut, de la cérémonie de ce qui vaut.

© 2018. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Ni bonheur de la ligne droite ni rondeur de la ligne courbe, bien plutôt toujours chez Jean-Paul Michel le choc des impulsions vives s'appelant violemment dans leur antagonisme même. Et dans l'actualisation vécue : une alliance impossible entre la transgression dans la chair et l'aspiration morale la plus pure. Décrire une telle alliance paradoxale, cela n'est possible qu'en reprenant l'un après l'autre ces deux mouvements qui s'imposent comme un angle brisé, alors même que l'écriture de Jean-Paul Michel cherche inlassablement à trouver la formule où les pôles se trouveraient réunis dans leur violence réciproque, à l'instar de ce qui peut se jouer dans le champ psychanalytique avec l'interprétation *saut de lion* saisissant dans l'éclipse la vérité de notre désir, rassemblant en une formule l'arrachement *et* le manque avide *poinçonné à* son objet Réel et impossible[5]. Les deux mouvements sont explorés dans le texte comme peuvent être parcourus les deux versants inconciliables se distribuant sur une bande de Mœbius, bande tordue qui a cette caractéristique étonnante de n'avoir qu'une seule face, alors même que pour aller d'un point de la bande à celui qui lui est opposé sur son revers il faudra du temps, aussi réduite que soit la longueur du chemin nécessaire pour parcourir la surface. Sur un versant la transgression et la jouissance, sur l'autre la morale et la loi, le parcours de la transgression débouche sur la loi et inversement, jusqu'à ce que, par un rapprochement d'écriture, une formule parvienne, ou presque, à tenir ensemble les deux versants, actualisant ainsi la vie même de la bande qui tient ensemble l'inconciliable, selon l'acte insaisissable qui rassemble le contradictoire au plus haut point : une chose, son contraire et les deux à la fois[6].

Voyons comment, chez Jean-Paul Michel, le parcours d'un versant débouche sur l'autre, non sans chocs et brisures, avant de se fondre dans ce point impossible de la rencontre improbable des segments brisés, délivrant le souffle de son écriture.

Du côté de la jouissance et des excès de la chair, Jean-Paul Michel écrit qu'il « a connu dans son corps le dégoût d'être homme ; la lassitude et l'ennui du comique sexuel, la folie de l'abaissement, le goût

5 Voir Masson A., « De la psychanalyse du "moment adolescent" à la mise en adolescence de la psychanalyse », *Freud à l'aube du* XXI^e^ *siècle*, Esprit du temps, Bordeaux, 2004, p. 173-231. Dans cet article, nous avons repris l'enjeu de cette interprétation *saut de lion* comme paradigme de l'interprétation en fin de cure psychanalytique, ainsi que l'analogie entre ce *moment interprétatif* et le *moment adolescent*.

6 Voir Hölderlin F., *[La démarche de l'esprit poétique], Œuvres*, Pléiade, 1967, p. 610-631.

© 2018. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

de l'ordure et de la profanation qui sont le plus fort de l'amour », les « sollicitations de la luxure » ; il a « communié avec les pires » et « loué leurs vices ». Le parcours de cet excès aboutit cependant sur l'autre versant, celui de l'illimité le plus pur : « L'ivresse alcoolique – jusqu'à l'orgie féroce des possédés : alcool, musique, visages peints de sang et transes –, les faims charnelles – jusqu'à la suppliciation sexuelle – sont le trésor des pauvres, et comme de plus courts chemins pour l'épreuve de l'infini. » De même qu'inversement ceux qui parcourent la bande à partir de la sublimité des pensées arriveront aussi à cet illimité : « Les hommes supérieurs n'ont jamais qu'un accès de plus à l'illimitation de leur vie : le vertige de leur pensée » à condition qu'ils en « soient riches à l'excès pour que cette drogue ait le même pouvoir de faire flotter [...] le monde vulgaire. » (*VJF*, p. 25-26) Quel que soit le versant du chemin parcouru, celui du sexe ou celui de la pensée, pour peu qu'il soit poussé suffisamment, il débouche sur la « même dépense nerveuse, mêmes attributs, même goût de la souillure et de la destruction, même éloignement, d'un coup, du monde – même joie des idiots et des bêtes, augmentée du crime de profaner, plus que les choses, leur *nom* même, et, par là, de proche en proche, l'enchaînement des figures qui font le monde », et ce jusqu'aux profanations des Lois. D'une part « le saisissant des paroles d'un homme qui écume », de l'autre « une femme qui implore qu'on la brise, qu'on la dévore, qu'on la souille et l'humilie – et qui demande, au fond, d'abord, qu'on bafoue son image, ses mensonges, son nom. » Et c'est en tout cela que l'on découvre cet « inégalable désintéressement dans le sacrifice », cette « victoire, le temps qu'il dure, de l'infini sur le fini dans l'humain ». (*VJF*, p. 24)

Le parcours le plus engagé dans la chair et la jouissance débouche sur cet *illimité*, qui est le même, quoique tout autrement, que celui qui a saisi l'enfant Hölderlin jouant au bord du Neckar avec son frère. Là aussi, l'expérience fait sortir brutalement de l'innocence et toute la poésie ultérieure ne visera qu'à se donner les moyens d'endurer un tel choc, d'accueillir le terrible excès :

> ô mon bon Charles ! C'est en l'un de ces beaux jours / Que nous étions ensemble sur les grèves du Neckar, / Heureux de voir les vagues battre le rivage / Et jouant à creuser des ruisseaux dans le sable… / Puis je levai les yeux : dans le soir miroitant / Le fleuve paraissait. Une émotion sacrée / Me

© 2018. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

> fit vibrer le cœur : soudain, je ne ris plus, / Soudain, plus grave, je laissai nos jeux d'enfants // Et balbutiai, Vibrant : il faut prier[7] !

S'ils débouchent sur le même péril d'expérience qu'est l'abordage à l'excès incommensurable, les chemins – petit ruisseau dans le sable pour l'un, frayage dans la souillure du sexe pour l'autre – apparaissent bien différents. Jean-Paul Michel s'interroge lui-même sur les périls de l'itinéraire suivi, s'étonnant même qu'il puisse trouver sa régulation avant d'aboutir à la destruction. Si la « fureur sexuelle n'engendre pas davantage de crimes, de défenestrations, de tortures et de suicides » ce n'est que pour une double raison, d'abord que la jouissance sexuelle suit un même chemin brisé avec « ces brutales chutes de tension qui scandent la distribution de l'électricité sexuelle, et qui sont comme le contrecoup de la violente montée à l'excès » (*VJF*, p. 25), ensuite parce que la violence du langage et des lois peut suffire à contenter le criminel. Quoi qu'il en soit, la transgression constitue le chemin nécessaire : « il faut être descendu au plus noir du sans fond pour exulter, en retour, d'une seule image peinte » (*VJF*, p. 27). Jean-Paul Michel nous donne ici une version, plus engagée dans la chair, de ces propos de Cézanne repris par André du Bouchet : « c'est comme si un grand peintre eût trempé / son pinceau dans la noirceur du tremblement de terre et de l'éclipse[8]. »

S'il n'y a pas d'accès au versant de l'art sans l'immersion transgressive dans la chair, celle-ci n'est elle-même abordable que d'un point de départ pris dans la vérité : « Un véridique seul peut vouloir s'avilir. Cela le lave du mensonge d'être *homme* à si peu de frais ». Ainsi, bouleversant les dichotomies simples, s'énonce un nouage serré entre les segments de la ligne brisée : « L'abjection n'est connue que des saints ». (*VJF*, p. 26)

Sur l'autre versant de la bande mœbienne, du côté de la morale, du devoir et de la loi, la discipline et l'impératif sont les plus intenses, et nécessaires, sous peine de disparaître :

> Une méthode, ou je sombre. Je dois, à toute force, battre en moi, par la règle et par l'art, l'idiotie qui guette, la décomposition de l'esprit, la faiblesse du corps. Il le faut. Tu le dois. Comme je comprends l'impératif *moral* maintenant !

7 Strophe du poème « Les miens » (Die meinige) traduite par Philippe Jaccottet dans Hölderlin F., *Œuvres*, Pléiade, 1967.

8 Du Bouchet A., *Peinture*, Fata Morgana, 1983, p. 53.

© 2018. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

> Je dois élever en moi des digues contre l'informe sous peine d'être submergé. Répéter des résolutions rend résolu. C'est le sens de la réitération indéfinie de toutes les prières. (*VJF*, p. 35)

Le texte, après avoir parcouru les deux versants qui s'appellent et se rejoignent dans le choc, tente alors la formule qui les conjoint dans leur opposition même : « Je voudrais m'abêtir. Je le réclame quelquefois. Telle serait ma prière la plus pure, ce soir. » (*VJF*, p. 35) L'excès dans le pire du sexuel et le devoir moral de maintenir, la prière dans la bêtise, la justesse et l'emportement, la tête du baptiste à même le réel, l'art le plus vif au point de la dislocation, la soif de l'inéluctable délié conjuguée à l'impératif de maintenir, voilà qui rejoint les tensions encloses dans l'ouvert de la poésie hölderlinienne, déployée dans ces vers de *Les fruits sont mûrs* :

> Les fruits sont mûrs, baignés de feu, recuits, / à l'épreuve sur la terre. Et une loi veut / Que toute chose s'insinue, pareille aux serpents, / Prophétique et rêvant / Sur les collines du ciel. Et beaucoup / Comme sur les épaules / Une charge de bois / Est à maintenir. Mais perfides / Sont les sentiers. / … / Un désir va vers le dé-lié. Mais beaucoup / Est à maintenir[9]…

La « ligne brisée », telle qu'elle se condense dans la formule de type *interprétation saut de lion*, inscrit le point source où se conjoignent dans la disjonction, se rivent dans la déchirure, la vie la plus charnelle et les signes les plus purs, en vue d'une régénérescence qui ne pourra survenir qu'en rupture avec l'adresse qui aura été cependant nécessaire, forme de prière à Personne nouée à l'altérité vive de la transgression. La valeur effective de la formule ne sera avérée que par ce qu'elle aura pu ouvrir, à l'instar de l'interprétation psychanalytique qui ne se jauge qu'à ses effets de remise en cause et du bouger des places. Ce point insaisissable, où se rejoignent l'excès de la commotion et la perte appelant la prière, qui ne s'actualise que de son exploration en forme de ligne brisée, est proprement un point d'initiation dont la logique même est celle du *moment adolescent*[10] *comme du moment poétique*. Quant à ce qui s'en délivre, ce n'est rien de moins que cette « bonté seconde » qui habite ces « Revenants »

9 Traduction du poème de Hölderlin reprise de Badiou A., *L'être et l'événement*, Seuil, 1988, p. 287.

10 Pour cette notion de *moment adolescent*, voir Masson A., « Le "moment adolescent" entre saisie par l'instant et constitution du présent », *Figures de la psychanalyse N°9, L'adolescence*

© 2018. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

« qui sont passés une fois de l'autre côté » et qui « se [re]connaissent à un certain sourire » et à leur « voix [qui] peut avoir tous les accents de la bonté » : de ce « qu'il leur ait été donné de connaître par la douleur, le deuil, l'excès, l'amour, l'audace, le désespoir à l'endroit d'un sens absent, une sagesse, une perspicacité, une sensibilité plus qu'humaine, ils savent *à quoi s'en tenir*[11] ».

Le *moment* adolescent, comme le *moment* poétique, conjugue les deux versants de la commotion et de l'art de naître, il ne se limite pas aux années folles et juvéniles à quoi peut être ramenée la notion d'adolescence dans le discours courant. Si nous pensons que l'écriture de Jean-Paul Michel est une tentative d'écrire en poésie un tel *moment adolescent*, il faudra l'entendre selon la tentative d'inscrire le pli de la commotion et des signes qui en répondent, en vue d'en inscrire le vif d'une destinée. Ainsi, pour Jean-Paul Michel, la poésie est aptitude à la commotion (négativité) et capacité d'en répondre (affirmation de l'écriture), rejoignant à sa manière cette définition de la poésie donnée par André du Bouchet : « La poésie n'est qu'un certain étonnement devant le monde et les / moyens de cet étonnement[12] ». Voici comment Jean-Paul Michel précise les enjeux : « On écrit toujours sous l'effet d'une impulsion, d'une commotion, d'une attente, mais écrire, à ce qu'il m'en est du moins apparu à l'expérience, ce n'est pas simplement céder à cette commotion. C'est lui faire face. Toutes choses que l'adolescence est relativement incapable de faire, puisqu'elle imagine découvrir, inventer, où elle ne fait que répéter, cela serait-il, comme souvent, avec une grande énergie transgressive. Ce n'est pas tant la commotion que je redoute que le fait de la trahir, de la perdre dans des effets de "littérature" à quoi l'on se verra condamné tant qu'on n'aura pas gagné "le lieu et la formule", si, par chance, il pouvait nous être un jour donné d'y atteindre[13]. » Ce que nous avons tenté d'approcher comme le *moment adolescent* conjoint l'ensemble des mouvements repris dans cette citation et ne se réduit nullement au temps logique de la transgression imaginaire indexée dans la citation à l'adolescence prise dans son sens habituel. La citation

du père au pire, 2004, p. 103-126 – et Masson A., « Appui sur la poésie à l'épreuve du moment adolescent », *Cliniques de la création*, De Boeck, 2007, p. 47-69.

11 Michel J.-P., *« Bonté seconde »* (1996), Joseph K., 2002, p. 55.

12 Du Bouchet, A. (1954) extrait de *Carnet*, Fata Morgana, Paris, 1994, p. 122.

13 Michel J.-P. (2006) « La poésie est la morale même, en action », *La Nouvelle Revue Française*, janvier 2006, nº 576.

© 2018. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

témoigne également de la complexité de l'acte qui consiste à *(se) tenir* en un tel *moment* d'initiation à soi-même : il ne faut en abandonner aucun brin, ni la commotion, ni la fougue, ni l'appel des signes. Les écueils sont multiples : céder à la commotion serait se perdre inexorablement, se laisser emporter par la fougue consisterait à s'illusionner sur la nouveauté et n'aboutir qu'à répéter, se réfugier dans les signes se résoudrait à ne faire qu'effet superficiel de littérature. S'il ne faut céder sans retour à la commotion, il ne faut pas moins en perdre l'effet de réel ; si la fougue est requise, l'art des signes ne l'est pas moins. Il s'agit de nouer la commotion, la fougue et les signes, en bricolant une tresse d'où puisse enfin s'entendre une voix, comme l'énonce à sa manière ce fragment repris à Jacques Dupin « Poésie, conjonction de traits épars et de débris érigés, lien tressé de linéaments ennemis. Autorité fragile du souffle infini de la voix brisée. Mise à nu par le feu qui fait surgir la langue à travers le corps[14] ».

En tant que clinicien auprès des adolescents, la prise d'appui dans les mots du poète nous est des plus précieuses, elle nous donne l'espoir et le courage de tenter, dans notre champ et avec nos moyens, un acte analogue à celui du poète se tenant avec les mots face à la commotion de la vie pour en délivrer quelques *constellations lexicales irréversibles*[15]*, quelque évidente clarté nouée à ses racines d'ombre. Tout en étant le plus singulier, tout en engageant sans retour, sans recours et sans modèle, celui qui s'y tient, un tel moment adolescent*, ou *moment poétique*, ne se déploie pas moins dans une réalité dialogique, au sein d'un entre-deux où s'actualise une transmission échappant à chacun des pôles, générationnels ou non, qui s'y trouvent impliqués.

Une citation explicite, de manière très juste, comment, face à la commotion du réel, l'élan nécessaire peut être activé par la jeunesse, tandis que l'art des signes ne peut, durant un temps, être tenu que par les anciens :

> La maladresse est inévitable à la jeunesse – alors compte l'élan. Elle se trompe de fin, de moyens et même d'objets, ignorante qu'elle est des ressources d'un art juste. Le mal n'est pas que la jeunesse manque ce qu'elle ne peut que manquer ; il [le mal] serait qu'elle abandonne, mûrissant, le juste enthousiasme qui la nimbait dans l'erreur même – qu'elle pourrait maintenant corriger ;

14 Dupin J., *Écart*, P.O.L., Paris, 2000.

15 Expression reprise à Salah Stétié. Stétié S., *L'interdit*, José Corti, 1993.

© 2018. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

> que, par lassitude, elle renonce à ses nouvelles forces. Tu ne dois céder, vieille âme, ni quant à l'exigence d'une forme juste ; ni, forte de savoirs nouveaux, oublier la farouche promesse de vérité et d'honneur de ton aurore[16].

Si la jeunesse se trompe *nécessairement* de fin, si elle *doit* le faire pour advenir à elle-même, l'abandon à elle-même, sans l'exigence d'une forme juste, ne pourrait conduire qu'à l'illusion du changement, avant la retombée dans la répétition, si ce n'est l'errance ou la destruction. Voilà pourquoi, comme nous l'avons montré ailleurs[17], le prétendu octroi de *tous les droits* à la jeunesse consiste en réalité à l'abandonner à son errance, avant de lui faire payer le prix de notre propre lâcheté.

À l'autre pôle, si elle éteignait l'élan qui lui fait face, la vieille âme dont le devoir est de tenir sur l'exigence de la forme juste ne deviendrait que fossile sans vie. Elle ne peut donc se couper de sa source ancienne qui insiste en elle comme puissance et violente aspiration à la bonté et à la vérité, *terrible aurore* qui jamais ne s'éteint, continue à nourrir de sa flamme les formes les plus achevées.

Au sein de l'entre-deux générations, la commotion la plus vive et la plus réelle trouve à fonder le *moment poétique* – que nous désignons dans notre champ par *moment adolescent* – auquel chaque génération participe, à sa manière : la jeunesse avec son élan, la vieille âme en soutenant la forme juste, mais non sans que la jeunesse ne se heurte à l'aîné qui lui fait face et lui procure ses bords, mais non sans que l'aîné ne ravive en lui la fougue endormie. Ce n'est que de l'endurance de cette situation dialogique que la jeunesse accède à son art propre et qu'une régénérescence de la puissance des signes peut avoir lieu.

Concernant la transmission entre les générations, la fréquentation des écrits de Jean-Paul Michel nous a encore enseigné sur cette épreuve qui fait qu'après avoir vécu le moment sur le versant de la jeunesse, nous pouvons y être convoqués une seconde fois sur l'autre versant, celui du père.

Jean-Paul Michel a d'abord tenu le versant de l'élan sacrificateur, jusqu'à l'atteinte à son *nom.* Il a d'abord signé ses textes *Michelena*, nom

16 Michel J.-P., *Bonté seconde, « coup de dés »*, Cahier dirigé par Tristan Hordé, Joseph K, 2002, p. 117.

17 Voir Masson A., « L'autorité de la règle et du droit », *Journal du Droit des Jeunes* n° 248, octobre 2005, p. 32-37.

© 2018. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

sous lequel il a, selon ses propres mots, sacrifié la langue. Il devait alors s'opposer jusqu'à refuser son patronyme pour ensuite le retrouver et advenir comme Jean-Paul Michel. Une génération plus tard, il se trouve confronté derechef au *moment adolescent*, cette fois sur l'autre bord de l'espace dialogique : du côté de celui qui, un temps en avance, soutient une loi sur les lieux de l'excès. Jean-Paul Michel, qui sait que la jeunesse se trompe nécessairement de fin, qui a eu lui-même une jeunesse révoltée, sacrifiant le nom de son père pour le retrouver plus tard, devenu adulte, se retrouve alors lui-même confronté à l'adolescence d'un fils, nouvelle commotion, à nouveau, tout autrement. Cette expérience, Jean-Paul Michel lui a donné forme de poème, parlant à chacun qui consent de s'y retrouver. Face à l'élan du fils, le père est convoqué à endurer d'être *« mur humain »* permettant à l'autre d'exercer sa fougue pour trouver, selon la ligne brisée, les signes de ce qui lui arrive et dans lesquels il pourra se reconnaître.

> Le plus difficile sera de connaître l'adolescente douleur deux fois
> Une spire après la nôtre au point exact
> où repasse en ce visage notre
> visage
>
> L'adolescent essaie le pouvoir des mots
> comme on jette des balles sur le fronton Il
> méconnaît l'empire exact de leur puissance Son cœur
> généreux bat de jeunes forces Le mur, c'est le Père
> – Aujourd'hui nous

L'épreuve est effectivement terrible puisqu'il ne s'agit de rien de moins que de revivre une deuxième fois, quoiqu'à partir d'une tout autre position, le *moment farouche* de son aurore. Le poème rejoint ce que la clinique nous a appris. Pour celui qui veut fournir son appui afin de permettre la mise en forme des excès de la jeunesse, il est requis de pouvoir endurer ce rappel, venu de l'autre, de son propre style véhément et cruel avec lequel il a soutenu ses propres excès, sans cependant perdre la trouvaille des signes qui lui a donné forme. Afin de soutenir la loi sur les lieux du *moment adolescent*, il est exigé d'un père qu'il puisse assumer de s'y retremper, de la revivre une seconde fois. C'est à cette condition seulement que la prise pourra être assurée. Pour l'autre pôle, celui de la jeunesse, il s'agit de trouver ce fronton personnel qui puisse servir de

© 2018. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

père, sur lequel assumer de lancer ses mots afin d'en éprouver les effets. Un tel échange, déployé par-dessus la faille qui sépare et relie, ne peut aller sans malentendus de part et d'autre :

> Qu'il emploie le verbe haïr (l'âge tendre aime les mots violents)
> cela
> crie. Il l'ignore – Un savoir adulte nous est
> d'un faible secours quand
> fouetté de la brassée d'orties qu'amoureusement il
> décerne à chacun nous nous connaissons devant lui
> adulte humaine insuffisance
>
> Cette énorme part d'inconnu : un père On le croit dur, hostile,
> indifférent, loin. Il tremble et craint aveuglé par cette part de soi devenue
> triomphe visible de la séparation & de l'éploi
> du beau
>
> Qu'il veuille combler, il offense ; il semble blâmer s'il reprend,
> soupçonné de cajoler par dépit s'il encourage
> Rien n'est-il plus obscur pour un enfant qu'un
> père ? Pour un père ce fardeau d'amour un
> enfant ?
>
> Nous soit-il donné d'à nouveau
> une autre fois rire ensemble
> comme hier !
>
> (*Père & fils*, 26 IX 98)[18]

Pourquoi est-ce si difficile de *re*vivre cette douleur adolescente ? Probablement parce que, sur les lieux même de ce qui revient comme une *commotion vive*, il s'agit cette fois de *tenir* pour qu'opère l'autorité fragile du souffle et des signes. Serait-ce là une chance que puisse se dégager une *loi de la transgression* ? L'expression ne désigne pas une loi qui prescrirait la transgression, mais plutôt une loi qui, s'inscrivant dans la matière même de la transgression, immanente à elle, permettrait la production d'une vérité à partir de l'excès, ouvrant à *une bonté seconde*. Une telle loi équivaut à un acte soutenu dans la dissolution afin de permettre le *devenir au sein du périr*[19].

18 Michel J.-P., *« Défends-toi, Beauté violente ! » Le plus réel est ce hasard, et ce feu II*, Flammarion, 2001, p. 161-162.

19 Voir Hölderlin F., *Das Werden im Vergehen* (1789), trad. Denise Naville *Le devenir dans le Périssable*, in *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1967, p. 651-655.

© 2018. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Une telle *loi* n'appartient à personne, elle se transmet dans l'épreuve, se chargeant du *nom* de celui qui aura *tenu* face à nous et nous aura permis de la découvrir. La loi à laquelle il en appelle pour tenir face à la commotion vive, la loi permettant de dégager la vérité dans le sacrifice et la transgression, cette loi qu'il est convoqué déjà à transmettre à son fils, la loi dont la poésie sous le coup du deuil de Rimbaud – promesses adolescentes encore en manque d'avenir – a besoin, cette loi, Jean-Paul Michel la reconnaît à l'œuvre chez Hölderlin : « *Pour nous*, la Loi ». Et si Hölderlin fait autorité, c'est parce que Jean-Paul Michel le reconnaît comme celui qui, en même temps, a enduré l'excès, a accepté de ne rien dénier de ce qui se présentait pourtant comme impossible, tout en pouvant soutenir la possibilité d'affirmer une nouvelle vérité à partir de cette impossibilité assumée. « Pourquoi au sortir de [la] lecture [de Hölderlin]… ce sentiment unique d'être alors en présence de la pensée comme *chant*, du chant comme *pensée* ? Finalement, nous en aurons vu bien peu, qui, parvenus à la fin de leur jeunesse (elle n'a pas le choix, elle, de son ignorance), aient eu le courage de *dire*, et, sobrement, repartir, *instruits par la détresse*. » La suite du texte précise que la tâche difficile consiste à sortir de l'élan juvénile pour parler et agir, sans pour autant rien perdre de la vivacité de la traversée : « Tant que l'inépuisable vigueur des jeunes jours emporte dans la bataille en désordre, ils sont nombreux à faire claquer des drapeaux bigarrés, mais quand vient le temps réfléchi, la décrue des forces, le champ se vide, le silence tombe sur des villes autrefois traversées de cris. C'est alors qu'on attendrait que d'un mouvement sobre, se lève un homme mûri par les épreuves, et qu'il parle. » Cependant, Jean-Paul Michel insiste sur le fait qu'il ne faut y voir aucune succession chronologique, ni aucun surmontement sublime, l'erreur est déjà vérité tandis que la vérité demeure voilée : « Le mystère est peut-être que ce qui vaut doive, pour *agir*, demeurer voilé ; et que les tapages eux-mêmes, comme erreur, soient un moment de la vérité – […] *la vérité la plus complète est celle qui accueille et contient tous les moments de l'erreur : elle les rend à leur moment et à leur lieu*. » Et ce qui fait, aux yeux de Jean-Paul Michel, de Hölderlin l'autorité d'une loi, c'est qu'il a tenu son chant face à l'épreuve : « Ce qui fait d'Hölderlin, pour nous, aujourd'hui, la *Loi*, c'est que, d'un bout à l'autre, les ressources de la langue et de la voix, de la pensée et de l'art, de la mémoire du divin et de l'audace d'une

© 2018. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

pensée de sa possible perte, auront été chez lui loyalement déployées sans déni, mépris, doute initial [...] et l'épreuve faite de l'impossible sans en rien dissimuler jamais, tous les doutes énoncés à chaque moment, et le *fouet* des défis à relancer, cinglant virilement l'âme féminine [...] monnaie de supplice, alors[20]. »

Transposant ces enjeux de la quête d'une loi qui vaille pour ces jeunes qui, aux prises avec les excès, sont exposés à se tromper, interrogeons-nous sur ce à quoi ils peuvent accorder une autorité. Ils n'accorderont librement cette valeur d'autorité qu'à une instance dont ils pressentent – directement, indirectement, intuitivement, ou même après coup – qu'elle peut leur être en quelque point utile, c'est-à-dire leur procurer un appui de quelque ordre que ce soit pour mettre en forme ce qui les saisit et soutenir ainsi la tâche qui les attend. La jeunesse ne trouvera un tel appui que chez celui qui aura pu tenir une action et une parole des plus justes sans rien dénier, ni se couper de la commotion vive qui l'aura saisi.

Quant à celui qui est convoqué à *tenir* face à eux, où trouvera-t-il ses appuis ? Tout au long de ce qui précède, nous avons laissé entendre que, pour nous, un de ces appuis, nous l'avons trouvé dans la fréquentation à vif des textes et poèmes de Jean-Paul Michel. Notre discours autour de son écriture n'aura probablement pu que trahir l'aigu du poème, dans la mesure où toute glose agrandit la distance oublieuse d'avec le choc du réel. Peut-être demeurera-t-il cependant quelque éclat de vérité, dans les suites de ce témoignage sur les coups reçus lors de notre lecture. Peut-être s'ouvrira-t-il depuis l'autre versant de notre texte quelque percée brutale appelant un geste d'amour neuf. Nous espérons pour le moins avoir suscité une curiosité périlleuse d'aller voir ce qui se cache au cœur des livres de ce grand poète.

En guise de ponctuation finale, la recette que nous proposons est assez simple : ouvrir un livre de Jean-Paul Michel, se laisser saisir par ses signes, la loi et les fractures qui les organisent, pressentir les commotions réelles de l'auteur dont ils sont la trace, laisser s'en déployer les résonances avec nos propres commotions réelles, celles que nous ignorions encore, mais que la lecture révèle en même temps qu'elle dispose la source de notre

20 Michel J.-P., *« Pour nous*, la Loi *» (sur Hölderlin) suivi de « Je lis Hölderlin comme on reçoit des coups »*, L'Invention du lecteur, 1999, p. 17-18.

© 2018. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

savoir en formation. Et quand nos propres commotions s'actualisent par la lecture, alors brusquement sous les mots, ne peut qu'avoir lieu cette improbable et terrible *chance* dont dieu sait – ou plutôt Personne (ne) sait – où cela va nous emporter.

Antoine Masson
Université de Louvain
Département de philosophie
de l'Université de Namur

© 2018. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.